

Julie Wolkenstein

L'Excuse

**JULIE
WOLKENSTEIN**

P.O.L

Extrait de la publication

L'Excuse

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

JULIETTE OU LA PARESSEUSE, 1999

L'HEURE ANGLAISE, 2000

COLLOQUE SENTIMENTAL, 2001

HAPPY END, 2005

Aux éditions Honoré Champion

LA SCÈNE EUROPÉENNE, HENRY JAMES ET LE ROMANESQUE EN
QUESTION, 2000

Aux éditions Klincksieck

LES RÉCITS DE RÊVE DANS LA FICTION, 2006

Julie Wolkenstein

L'Excuse

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-271-8
www.pol-editeur.fr

« Nous ne sommes tous, nous
les vivants, que des morts qui ne
sont pas encore entrés en fonctions. »

Proust, *Journées de lecture*

Martha's Vineyard, juillet 20..

La première fois que je l'ai vu, c'était ici.

Je m'attends maintenant à retrouver des photos. Cette après-midi-là, dans mon souvenir, nous avons dû poser devant l'objectif d'oncle Dick, une fois que j'ai rejoint leur groupe. Mais celles-là, je serai dessus. Elles ne rendront pas compte de mon premier regard sur eux, sans moi. Je chercherai d'autres photos. Prises par une de ces fins de journée toutes si idéalement pareilles, ici, sur la véranda, pareilles aussi à celle qui est décrite au début du livre. Je m'attends à retrouver le livre, peut-être même à la place exacte où je l'ai laissé après l'avoir lu, il y a si longtemps.

Peu de moments dans la vie approchent la perfection autant que l'heure de l'apéritif, surtout lorsqu'il est servi, comme c'était le cas ce premier soir, face à la mer et juste un peu trop tôt, juste assez en fait pour

que s'y mêle un délicieux sentiment de culpabilité, de « C'est pas raisonnable » – bref, avant le coucher du soleil.

Mon oncle, mon nouvel oncle, un inconnu, dans sa chaise longue (couvert d'un plaid que la brise ne justifiait absolument pas, mais son état, oui, j'en savais déjà assez par tante Françoise pour le deviner), tenait un verre à whisky en cristal taillé gros comme une carafe où tremblaient trois icebergs ; tout sur ce continent paraissait surdimensionné à mes yeux d'étrangère. Derrière lui, appuyés à la rambarde, Charles et Nick me tournaient le dos, attentifs à éloigner du malade la fumée de leurs cigarettes, le bras discrètement tendu vers l'autre côté, là où le terrain dévalait vers la plage et l'océan.

Je croyais que ça me ferait mal d'évoquer enfin cette première image ici, dans son décor, elle qui me suit de toute façon partout, mais j'ai voulu la reconstituer dans le détail.

Avant d'ouvrir les volets du rez-de-chaussée, ceux des pièces principales au moins (ça de toute façon je le ferai plus tard, il y en aurait pour des heures), je suis allée dans la cuisine fraîche et sombre ; le distributeur de glace du frigo marchait impeccable, la maison est bien entretenue apparemment, même si tante Françoise n'y a plus remis les pieds, n'est jamais revenue, ne l'aurait jamais fait sans doute même si elle avait vécu un siècle de plus.

Pas une sentimentale comme moi, cette tante qui n'en était pas une, mais seulement la première femme

de mon père, figure d'un passé familial rarement évoqué. Une vraie dure, la mère de Nick, j'avais déjà eu le temps de m'en apercevoir, ce premier soir où elle m'a laissée les affronter sur la véranda pour monter directement dans sa chambre. Je la connaissais depuis deux jours seulement, ma « tante », mais je savais que ce n'était pas volontairement discourtois. Elle faisait toujours les choses dans un certain ordre, à son rythme (autoritaire), revendiquait la liberté, du coup accordée aux autres, de se préférer, non, j'exagère, de préférer son confort à des obligations jugées inutilement formelles. Elle aimait prendre un bain et se coucher lorsqu'elle rentrait de ses voyages, tout de suite, se foutait des préceptes concernant le décalage horaire et le meilleur moyen de s'y adapter, c'est-à-dire en adoptant immédiatement le fuseau local. J'étais novice, moi (je croyais donc dur comme fer à ces règles valables en fait quand on ne reste pas longtemps, que le temps presse, et pas pour moi qui venais m'installer pour une période indéterminée), et résolue de toute façon à découvrir l'Amérique sans attendre, même s'il était presque deux heures du matin heure de Paris. Ni son mari, ni son fils, ni Charlie n'eurent l'air étonnés de me voir émerger toute seule du salon, juste embêtés que le chien bondisse et projette sa truffe vers mon entrejambe. Je détestais les chiens. Après, bien après, je l'ai aimé, celui-là.

J'ai versé quelques glaçons dans le creux de ma main gauche et traversé le hall gigantesque (il est vraiment gigantesque, je le confirme, ce n'était pas un

effet exagéré de mon optique européenne d'alors). Le salon n'a pas changé. Je ne sais pas si je vais enlever les housses, j'aime bien tout ce blanc et le tissu, dessous, m'a toujours paru trop fragile pour une maison de bord de mer, trop civilisé. La glace me brûlait la paume, je me suis hâtée vers le bar monumental, versé un whisky (un peu éventé quand même après tant d'années où les soirées se sont succédé dans le silence identique de la maison abandonnée, jamais rompu par le cliquètement aléatoire, imprévisible des cristaux, ce bruit que j'aime de la glace fondant sous la chaleur de l'alcool), tout ça de la seule main droite, j'ai presque dû décoller les glaçons qui adhéraient à l'autre paume et ils ont plongé dans un premier crépitement, attendu celui-là ; je me souviens que je m'y étais vite mise, ce premier été, et tant pis pour Charles que ça choquait évidemment un peu de voir une fille doser les alcools, manier le shaker, se servir elle-même.

Je croyais que ce serait dur de redécouvrir cette vue familière et désormais déserte. J'ai ouvert une porte-fenêtre, déverrouillé les volets sans lâcher mon verre et avalé une bonne gorgée avant de regarder devant moi. C'était il y a une heure et je n'ai pas beaucoup bougé depuis, me suis assise sur les marches au centre exact de la véranda. Demain, je ressortirai un fauteuil et un transat. Ce n'est pas vraiment une véranda, plutôt une galerie couverte qui fait tout le tour de la maison. Le premier soir, j'ai immédiatement reconnu dans la profusion des meubles de jardin qui y étaient disposés, leurs coussins de lin, les châles de

cachemire pliés sur les dossiers, la grande table couverte de livres et de revues, le plateau de l'apéritif trônant déjà au milieu, reconnu dans ce salon sans murs un décor familier, aperçu cent fois dans les magazines, les films, un décor qui rimait avec « dynastie », « côte est », « Wasp », et les personnages, chien compris, s'y intégraient parfaitement.

Je suis bien. Je ne souffre pas, je n'ai pas envie de pleurer, j'ai suffisamment vieilli, j'ai de la chance d'être là, de toute façon j'ai toujours su que je leur survivrais, à mon oncle Dick, à tante Françoise, à Nick aussi, même s'il n'avait que dix ans de plus que moi, Françoise m'avait tout raconté dans l'avion sur sa maladie. Et si Charlie, qui vit toujours, lui, n'est pas ici avec moi, c'est de ma faute, c'est trop tard et depuis longtemps.

Aucune loi n'interdit encore d'allumer une cigarette dans son propre jardin et maintenant je suis chez moi ici. J'aspire une bouffée et vais sans vraiment y réfléchir me poster à l'endroit même où les deux garçons se penchaient dans mon souvenir intact, de dos, Nick, le brun, qui ressemblait tellement à sa mère que je l'ai identifié tout de suite et le blond, Charlie, son meilleur copain, dont tante Françoise m'avait parlé aussi.

Quelques semaines après mon arrivée, il y a eu la première rechute, mon oncle quittait rarement sa chambre et nous avons investi librement la grande table, transformé la véranda en tripot. On aimait assez

jouer pour n'avoir pas besoin d'intéresser les parties, même si Nick proposait régulièrement de miser des sommes dérisoires, faisait comme si la pression pouvait encore monter. L'absence de mon oncle, les rares excursions de ma tante hors de la maison nous livraient à nous-mêmes ; ce n'était plus la peine de feindre la prévenance de la cigarette tendue vers l'air du large ; mon premier joint, ma première herbe américaine, Nick l'a roulé tranquillement sur la couverture glacée d'une revue de décoration que personne n'ouvrirait jamais, qui participait à la conversion du dehors en dedans, contribuait à l'ambiguïté de ce seuil.

Tant pis pour la note franchouillarde, c'était au tarot qu'on jouait, pas au poker par exemple (plus coureur locale mais pas socialement adapté non plus). Ils m'ont tout appris. J'avais jusque-là ignoré avec un mépris d'exclue les termes bizarres échangés par les étudiants qui tapaient le carton à côté de moi dans les cafés parisiens, moi qui venais avaler un sandwich avant de retourner à la bibliothèque ou en cours, seule ou avec d'autres aussi bêtement sérieux que moi. J'ai même refusé d'essayer, au début, j'avais trop peur de perdre en fait, je déteste ça, mais j'ai prétexté le ridicule de ces « bouts », « chien », « excuse », qu'il fallait apparemment prononcer. J'ai vite cédé, heureusement.

La plus grosse enchère au tarot, celle que j'ai dû tenter une ou deux fois, et encore, parce que l'herbe atténuait mes inhibitions, s'appelle une « garde contre ». Les six cartes du « chien », retournées au centre de la

table, celles que récupère en principe celui qui prend la main, on les laisse cette fois cachées, et elles sont destinées, en fin de partie, à rejoindre le camp adverse. Garder contre, c'est donc avoir assez d'or entre les doigts pour se passer de ces cartes-là, tout un programme : le monde m'appartient. Il m'a appartenu pour de vrai le monde, ce premier été, je veux dire qu'il s'ouvrait enfin et j'étais la seule à ne pas m'en apercevoir, pas vraiment, j'étais trop jeune. Ce sont aussi les derniers mots de Nick avant de mourir, avant qu'il ne puisse plus articuler, quand il était encore audible, il a levé la main en direction du livre posé sur la table de nuit et c'est ça qu'il m'a dit, « garde contre ».

Plus tard, je monterai dans sa chambre. J'ai prévu de m'y installer. Le livre n'est plus sur sa table de nuit, il est sans doute resté sur la mienne, à l'étage au-dessus. Je l'ai lu en trois jours, trois nuits plutôt, après l'enterrement de Nick. Auparavant, je me souviens être tombée par hasard sur son titre, lorsque le film est sorti il y avait des affiches immenses le long des autoroutes à Los Angeles, des amies m'avaient proposé d'aller le voir, c'était l'époque où elles cherchaient à me distraire, « il ne faut pas que tu restes seule », et pourquoi pas, justement? J'ai dû lutter pour que Juliette ne vienne pas s'installer chez moi, bref, l'année de la mort de Tom. Il passe quelquefois à la télévision mais je ne l'ai jamais regardé. Un jour aussi, je me souviens d'un exemplaire sur la table d'une librairie, à Paris. Cette fois, je venais y enterrer ma mère. Mais

c'était une nouvelle édition, pas la couverture rose vif que je vais retrouver lorsque je grimperai tout là-haut.

Dans la lettre, ma tante précise qu'elle a laissé les affaires personnelles de Nick dans ma chambre, au cas où je voudrais y jeter un œil. J'irai demain. Ce soir je ferai comme elle : un bain et au lit sur l'air d'Après-tout-demain-est-un-autre-jour. Il n'est que cinq heures à San Francisco, mon fuseau à moi maintenant, mais j'ai très sommeil et je vais obéir aux préceptes que transgressait tante Françoise, m'adapter au temps d'ici, même si je ne suis pas plus pressée que ce premier soir, quand je suis arrivée en sens inverse : cette fois aussi, je reviens pour longtemps. De toute façon, à mon âge dix heures du soir c'est tard déjà, surtout après un voyage, et on devient conformiste si ça vous arrange. Il y avait trois voiliers au large quand j'ai écrasé ma cigarette, le dernier vient de disparaître du côté de Chappaquiddick qu'on ne peut pas voir d'ici. Il y aura toutes les photos prises sur le bateau probablement, dans les « affaires personnelles » de Nick que Françoise m'a léguées avec le reste, mais ça oui, demain, ou même après-demain. J'ai tout mon temps.

Lorsque je me suis levée, toutes sortes de bruits familiers agitaient déjà le rez-de-chaussée. J'avais appelé la gardienne avant de quitter San Francisco et prévenu que je voulais ouvrir moi-même la maison. Sans témoin.

Je ne la connais pas. Autrefois, les domestiques ici s'appelaient tous Bennett – mais ça ne veut rien dire sur une île. La nouvelle aussi s'appelle Bennett, je n'ai pas osé lui demander au téléphone si elle avait un lien de parenté avec les anciens, je ne me souviens pas assez d'eux pour tenir très longtemps une conversation là-dessus. Elle n'a pas l'air bavarde heureusement. Quand je suis descendue, elle avait préparé dans la grande salle à manger une variété impressionnante de petits déjeuners : thé, café, chocolat, quatre mueslis différents, trois verres qui contenaient apparemment des jus d'orange, de pomme, de pamplemousse, des viennoiseries, des toasts, des œufs durs, brouillés, au plat, etc.,

comme si, un soir de cuite sévère à l'hôtel, j'avais coché par erreur toutes les cases du formulaire avant de l'accrocher à la poignée de ma porte. Je lui ai expliqué que je ne prenais que du café et que je pouvais m'en charger toute seule; elle n'a rien dit mais je vois bien qu'elle me considère comme une intruse, pas insulaire d'abord, et même pas Américaine non plus. J'ai quand même eu le courage de lui demander de remettre les housses, dans le salon, j'ai rempli ma tasse de la lavasse qu'ils appellent café ici, à laquelle je me suis habituée pourtant et je suis allée la boire dehors.

Tous les volets étaient ouverts maintenant et elle avait sorti deux fauteuils et la grande table. Il faisait déjà chaud à l'ombre mais j'ai frissonné. De nouveau meublée, la véranda m'a paru bizarrement plus abandonnée qu'hier. Je ne vais peut-être pas réussir à l'habiter de nouveau. Qu'est-ce que je pourrais bien y faire? Des patiences? Non, bien sûr, je sais très bien ce que j'y ferai. C'est là – et le beau temps est parti pour durer tout l'été – que je me plongerai dans les affaires de Nick, quand je descendrai les cartons.

Ils sont là, devant moi. Il y en a trois, côte à côte au milieu de mon ancienne chambre. Ils paraissent tout petits, par rapport à ses dimensions déraisonnables, américaines. Je ne connais personne en France qui puisse faire tenir un lit king size et deux canapés dans sa chambre à coucher. Je n'en connaissais pas à l'époque, évidemment, mais aujourd'hui, je confirme que c'est rare en Europe, même dans les grand hôtels.

En fait, ce sont des boîtes, rectangulaires, fermées d'un simple couvercle, tapissées d'un papier reliure dont les marbrures beiges et grises se fondent dans les motifs du tapis qui paraît plus sombre, les rideaux sont tirés. Je vais les traîner jusqu'à l'ascenseur, dont je ne me suis quasi jamais servie. Pas le premier été, c'est sûr, je me souviens que j'ai découvert tardivement son existence, n'avais pas remarqué que le départ de mon oncle chaque soir après le cognac était suivi d'une imperceptible vibration tout là-bas, à l'autre bout du hall. J'y suis montée avec Nick bien plus tard, c'était mon dernier séjour ici, et au tout début il pouvait encore se déplacer.

Oui, on peut dormir dans la chambre de quelqu'un qu'on a vu y mourir. C'est prouvé. J'y suis arrivée. Pas dans le lit où Nick est mort – c'était un lit médicalisé qui a été discrètement enlevé après la mise en bière. J'y ai d'autres souvenirs que son agonie, ça explique peut-être ma prouesse. Ou alors pas du tout. Je sais, je savais déjà ce jour-là que je pourrais toute ma vie revoir ces moments avec une forme de joie. Celle d'y avoir assisté. De n'avoir pas appris sa mort au téléphone, de la voix efficace et mesurée de ma tante, pire, sur mon répondeur, pire encore, par Gilles, s'il avait pris l'appel en mon absence. De toute façon, il fallait bien que je me prouve au moins ça, que je pouvais dormir de nouveau dans son lit, sinon, les boîtes, même pas la peine d'y penser, je n'aurais jamais eu le courage. Maintenant, si.

Dans la lettre transmise par son notaire, ma tante parle d'« affaires personnelles ». Quand j'ai

peux les reconstituer. Tu m'en as confié certains, les rares fois où tu te réveilles dans mes bras.

Au fond, le seul sujet que je n'ai pas réussi à traiter (j'ai presque fini, excuse-moi, cette intro est beaucoup trop longue), c'est ma mort. Avant, avant que notre relation prenne une tournure, etc., depuis que je me sais malade, j'ai toujours cru que, sentant venir la fin, j'annoncerais à mon entourage que je partais faire le tour du monde, m'arrangerais pour être seul, ne surtout pas donner en spectacle ma déchéance. Je ne voyais d'ailleurs pas plus loin que ce mensonge, n'avais pas décidé où je me réfugierais pour crever, sans témoins. Et puis maintenant qu'il y a toi, c'est plus compliqué. Tu ne me croirais pas, pour commencer. Je suis donc presque résolu à achever de conformer notre existence au plan de James : comme Ralph, je t'aurai près de moi. Évidemment, selon les jours, j'anticipe un tableau plus ou moins idyllique. Quoi qu'il en soit finalement, je te demande de faire tout ton possible – et je te connais, tu es très douée pour choisir les souvenirs les meilleurs – pour que ma mort, quand tu y repenseras désormais, ressemble à ce que je décris dans le texte que tu vas lire : calme, et de préférence calée sur l'heure de l'apéro (je me doute bien que personne ne trinquera autour de mon lit de mort, mais la lumière est belle, dans ma chambre, quand elle décline).

Non, ce n'est pas vrai, il y a autre chose dont je n'ai pas su comment parler, tu verras, c'est ton bébé. Comme James, j'ai reculé. Impossible.

Essaie de me revoir tel que j'étais sur cette photo ridicule, cette photo où je serre « Ridicule », le marsupilami de Peter, dans mes bras : jeune, l'air heureux. Refais-toi du café. Si. J'ai raison. Tu ne tiendras pas toute la nuit sans ça. Approche-toi du plan de travail, là, sous la fenêtre qui donne à l'ouest, branche l'appareil, écoute le goutte à goutte, sens l'odeur monter dans les crachotements de vapeur, regarde les intermittences du phare là-bas dans la nuit, souviens-toi, lorsque je suis venu me plaquer derrière toi, un jour d'août, à l'endroit précis où j'avais deviné, en voyant Charles et Alabama traverser la pelouse dans notre direction, que notre vie obéissait jusque-là à un schéma romanesque et qu'il fallait l'en faire dévier.

Et pardonne-moi ce début, excessivement sentimental, stéréotypé. Je me suis fait plaisir : je t'ai prêté des mots nettement plus explicites que tous ceux que nous nous serons jamais dits. J'ai espéré qu'au moins rétrospectivement (même si ce premier regard n'a rien eu d'un coup de foudre) quand tu reviendrais ici, dans la maison, et que tu ouvrirais les portes-fenêtres pour la première fois depuis si longtemps, quand tu sortirais sur la véranda comme le soir de ton arrivée, clignotant des yeux, cherchant des repères dans le contre-jour noyé de mer et de soleil, c'est ainsi que tu formulerais les choses.

La première fois que je l'ai vu, c'était ici.